

István Csúry : Le champ lexical de *mais*. Étude lexico-grammaticale des termes d'opposition du français contemporain dans un cadre textologique. Studia Romanica de Debrecen, Series Linguistica, Fasc. VII., Kossuth Egyetemi Kiadó, Debrecen, 2001, 341 pp.

Cette étude se propose d'examiner, d'un point de vue synchronique, le vaste champ des connecteurs présentant le trait logico-sémantique de l'opposition. Ces connecteurs, comme le titre de l'ouvrage l'indique, sont tous des unités lexicales qui appartiennent au champ lexical de *mais*. Il est toutefois à noter que le terme de connecteur, comme l'auteur le souligne, recouvre non seulement des unités lexicales mais désigne en premier lieu une fonction textuelle/discursive. C'est cette conception qui est à la base du choix des théories sur lesquelles la recherche a été fondée, et de la méthodologie appliquée à l'analyse du corpus : en fait, les travaux de fonds s'inscrivent dans des cadres théoriques bien différents réunissant divers concepts de la lexicologie, de la lexicographie, de la sémantique, de la syntaxe, de la linguistique du texte et de la pragmatique.

Le premier chapitre de l'ouvrage donne un aperçu des approches théoriques qui traitent, d'une manière générale, la problématique logique et linguistique des connecteurs, la question de la connexité, de l'argumentation, de l'analogie éventuelle entre connecteur et anaphore, etc., et finalement apporte quelques précisions méthodologiques qui permettent de définir les cadres d'analyse. Cette partie est d'ailleurs complétée d'un vocabulaire terminologique à l'usage de

ceux qui ne font que s'initier à l'étude des connecteurs.

Comment peut-on délimiter le champ lexical de *mais* ? Comme point de départ, l'auteur a consulté quelques dictionnaires largement utilisés et faisant autorité (*Grand Robert* et *Petit Robert* dans le cas présent), ce qui lui a permis de recueillir une cinquantaine de formes lexicales présentant le trait sémantique de l'opposition. Pour obtenir une catégorisation plus conséquente, il a finalement réduit le nombre des catégories à 22 items (*mais, au contraire, en revanche, par contre, pourtant, pour autant, néanmoins, même 1, même 2, cependant, toutefois, de toute façon, en tout cas, en tout état de cause, malgré tout, n'en *pas moins, quoi qu'il en soit, toujours est-il que, du moins, seulement, toujours, *importe*) dont l'occurrence a été décrite à partir de documents variés (extraits littéraires, textes politiques et juridiques, articles pris dans *Le Monde* et *Le Nouvel Observateur*). Grâce à la variété du corpus et à la rigueur de l'analyse, il a été possible d'établir une catégorisation sémantique et fonctionnelle apte à regrouper les connecteurs dans un système cohérent. Outre l'élément de base *mais*, on peut donc distinguer les contrastifs (*au contraire, en revanche, par contre*) et les concessifs (tous les connecteurs étudiés sauf les précédents). Ces derniers constituent plusieurs sous-ensembles : l'un d'entre eux comprend les concessifs « purs » (*pourtant, pour autant, néanmoins*) qui ont la particularité de ne pas véhiculer d'autres nuances additionnelles, un autre est constitué des concessifs « vagues » (*quand même, toute de même*) qui sont capables de fonctionner sans terme gauche et de marquer des relations très vagues, tandis que d'autres

connecteurs (*cependant, toutefois*) accentuent la coprésence des pôles de l'opposition, aussi les appelle-t-on concessifs de concomitance. Le sous-ensemble des conclusifs-réévaluatifs regroupe des connecteurs qui ne font pas qu'indiquer la conséquence mais incitent à réévaluer le premier pôle de l'opposition, celui des structurants thématiques (*toujours est-il que, quoi qu'il en soit, n'en *pas moins*) se distinguent, par contre, par leur capacité d'articuler des ensembles thématiques. Sont réunis dans le dernier sous-ensemble les lexies convergentes (*du moins, seulement, toujours, *importe*) qui, pourvues de fonctions autres que celle de connecteur, ont tout de même la même valeur dans certains cas que n'importe quel autre élément du champ lexical de *mais*.

La présente étude a non seulement le mérite d'avoir élaboré une classification cohérente mais d'avoir élargi l'étude des connecteurs tout en adoptant une approche pragmatique et textuelle. Comme il a été observé, le Grand Robert semble méconnaître systématiquement la vraie nature des connecteurs en omettant la partie de l'exemple qui se trouve à gauche du connecteur. L'exemple suivant (p. 71) montre combien il est difficile de comprendre le fonctionnement d'un connecteur sans connaître les unités qu'il relie.

«En tout cas Tertullien se sera contrefait [...] il faudrait donc laisser là ce dur Africain, sans faire un crime à toute l'Église des absurdités de son style et des irrégularités de ses pensées» (Bossuet, *Sixième avertissement aux protestants...*, 94)

En vue d'échapper à ce piège, l'auteur a introduit des critères d'analyse qui portent sur la fréquence du

connecteur dans le corpus, sur sa répartition selon les niveaux de langue, sur sa capacité connexive (la caractéristique des unités linguistiques — unité phrastique ou textuelle — reliées par le connecteur). Ajoutons également les particularités syntaxiques, l'envergure du connecteur (sa capacité d'établir des relations d'opposition à une distance plus ou moins grande), les problèmes de la cooccurrence (sa combinaison avec d'autres éléments), de la synonymie et de la supprimabilité qui font aussi partie de l'analyse.

Le deuxième chapitre comporte une analyse détaillée et rigoureuse des connecteurs choisis à partir d'une grande quantité d'exemples permettant une mise à profit aussi bien théorique que pratique. Pour illustrer la méthode adoptée, prenons quelques exemples typiques.

Du point de vue statistique, *mais* est l'élément le plus fréquent du champ lexical étudié, dépassant en nombre d'occurrence *cependant, pourtant, toutefois* et *toujours est-il que* qui est non seulement l'élément le moins fréquent du corpus mais apparaît uniquement dans deux types de textes et présente en principe les traits du registre soutenu.

La capacité connexive variée de *mais* est indiquée par le fait qu'il est apte à relier des constituants de tout niveau structurel, quoique, en tant que conjonction, il réunisse le plus souvent des unités phrastiques (aussi son emploi est-il restreint à la position initiale). Par contre, le connecteur *de toute façon* sert plutôt à marquer la relation de constituants textuels, en effet, il est inapte à relier des constituants de rangs inférieurs à la proposition.

Pour ce qui est de l'envergure

des connecteurs, on pourra opposer *au contraire*, qui est un connecteur de grande envergure, au connecteur *mais* dont l'envergure est très petite. Comme l'exemple (p. 138) le montre, le premier pôle de l'opposition est fourni par l'énonciation de Jacques Rival, tandis que celle de Norbert de Varenne sont des argumentations subordonnées aux deux pôles, ayant pour résultat un passage intercalé relativement long qui ne fait pas partie directement de l'opposition.

«Jacques Rival réclama un gouvernement militaire avec des concessions de terre accordées à tous les officiers après trente années de service colonial. «De cette façon, disait-il, vous créez une société énergétique, ayant appris depuis longtemps à connaître et à aimer le pays, sachant sa langue et au courant de toutes ses graves questions locales auxquelles se heurtent infailliblement les nouveaux venus» Norbert de Varenne interrompit : «Oui... ils sauront tout, excepté l'agriculture. Ils parleront l'arabe, mais ils ignoreront comment on repique des betteraves et comment on sème du blé. Ils seront même forts en escrime, mais très faibles sur les engrais». Il faudrait **au contraire** ouvrir largement ce pays neuf à tout le monde. Les hommes intelligents s'y feront une place, les autres succomberont. C'est la loi sociale.» (*Bel Ami*)

La majorité des connecteurs sont aptes à marquer la relation d'opposition dans des séquences argumentatives, cependant certains peuvent être employés dans d'autres types de séquence (par exemple *néanmoins*, *en revanche*). Ce dernier est susceptible de structurer même une séquence descriptive comme le montre l'extrait pris dans *Madame Bovary* (p. 147).

«Charles n'était point de complexion facétieuse, il n'avait pas brillé pendant la noce. Il répondit médiocrement aux pointes, calembours, mots à double entente, compliments et paillardises que l'on se fit un devoir de lui décocher dès le potage. Le lendemain, **en revanche**, il semblait un autre homme. C'est lui plutôt que l'on eût pris pour la vierge, tandis que la mariée ne laissait rien découvrir où l'on pût deviner quelque chose.»

Les cooccurrences des connecteurs sont également très variées : *en revanche*, *pourtant* ne se combinent pratiquement pas avec d'autres éléments, alors que *néanmoins*, qui apparaît dans des propositions affirmatives et déclaratives, accompagne de préférence des tournures modales (*devoir*, *pouvoir*, *il faut*, etc.) ou encore des verbes déclaratifs, d'opinion ou de jugement (*croire*, *penser*, *affirmer*).

Comme particularités sémantiques, on pourra citer en exemple *en tout cas* qui, en tant qu'élément anaphorique, fournit souvent le premier pôle de l'opposition tout en marquant la validité du second pôle. Le terme gauche de la relation véhicule un contenu dont l'évaluation positive ou négative peut dépendre de changements de point de vue. En fait, le contenu du terme gauche étant plutôt négatif, c'est le terme droit qui le détourne dans une direction positive. C'est ce qu'illustre l'exemple suivant :

«Je permets gentiment qu'on me mette mes souliers, des gouttes dans le nez, qu'on me brosse et qu'on me lave, qu'on m'habille et qu'on me déshabille, qu'on me bichonne et qu'on me bouchonne, je ne connais rien de plus amusant que de jouer à être sage. Je ne pleure jamais, je ne ris guère, je ne fais pas de bruit, à quatre

ans, l'on m'a pris à saler la confiture : par amour de la science, je suppose, plus que par malignité, **en tout cas**, c'est le seul forfait dont j'aie gardé mémoire.» (*Les Mots*)

Signalons enfin que la plupart des connecteurs (*pourant, du moins, par contre, etc.*) ne sont pas supprimables sans que l'effacement ne rende les énoncés inacceptables. On peut mentionner comme contre-exemple le connecteur *toujours est-il que*, qui est supprimable dans la mesure où le contexte réfère au changement du niveau thématique. En revanche, une quantité de connecteurs sont remplaçables par des synonymes, ainsi, *pourant, cependant, mais, néanmoins, pour autant, toutefois* sont en principe interchangeables à moins que leurs particularités sémantiques et stylistiques ne s'estompent.

Edit Bors

Ildikó Lőrinszky: Utazás Karthágóba. Kelet és mítosz Flaubert műveiben a fiatalkori írásoktól a Szalambóig [Voyage en Carthage. L'Orient et mythe dans les œuvres de Flaubert, des écrits de jeunesse à Salammbô]. Kossuth Egyetemi Kiadó, Debrecen, 2005, 297 pp.

L'ouvrage qui fera l'objet de notre compte rendu est la version hongroise, en partie remaniée, de l'ouvrage de l'auteur, paru en français, à l'Harmattan sous le titre *L'Orient de Flaubert des écrits de jeunesse à Salammbô: la construction d'une imaginaire mythique*. La toute première version de ce travail, présentée sous forme de thèse de doctorat, a été soutenue brillamment devant un jury franco-hongrois. L'auteur, actuellement en-

seignante à l'Université de Debrecen, est sans doute l'une des meilleurs spécialistes de l'œuvre de Flaubert.

En lisant les chapitres de son dernier livre, un véritable *art poétique* de chercheur assidu et érudit peut y être dégagé: la joie de chaque nouvelle découverte, un véritable bonheur qui l'envahit chaque fois qu'elle réussit d'aller au-delà des interprétations déjà proposées, le courage de passer outre à chaque échec, la nécessité de chercher de nouvelles solutions chaque fois qu'elle se sent perdue dans le véritable labyrinthe des interprétations possibles. La métaphore du labyrinthe et du fil (d'Ariane), du fil (d'interprétation) — qu'elle tient ou alors qu'elle perd, qui casse et qui s'emmêle — revient dans le texte d'une façon récurrente.

Les axes de ses approches sont d'emblée indiqués dans les titres et sous-titres du livre: l'Orient et les mythes, la construction mythologique à travers la lecture parallèle des écrits de Flaubert et des critiques, les livres, l'histoire, etc. Le texte de Lőrinszky d'une lecture agréable, ne suit pas la célèbre illisibilité du roman de Flaubert ce qui était l'avis surtout de la critique contemporaine, en 1862, lors de la première parution du roman. Il est toujours clair, digne d'une critique littéraire savante, parfois poétique, et même le foisonnement inévitable des noms et des dates ne gêne pas du tout la compréhension et la clarté de ses idées.

La structure du livre correspond aux traditions académique. Le développement suit un procédé logique: en présentant d'abord la personne, puis ses débuts littéraires, l'auteur arrive à l'essentiel, à la lecture de *Salammbô*, en passant par l'aperçu des

sources, des contacts personnels et des expériences décisives de l'écrivain. Évidemment, les voyages en font partie, ainsi que les récits de voyage, des carnets qui sont aujourd'hui enfin accessibles pour la critique et pour le public. Puis, la genèse du roman est explorée, son statut en tant que roman historique est précisé. L'analyse est entamée d'après les points d'ancrages habituels : temps et lieux, réseau des personnages, systèmes symboliques, etc.

Or, Lórinzky nous surprend à chaque page : au lieu des analyses scolaires, nous lisons à chaque fois des idées passionnantes sur les secrets de l'imagination et de la mise en texte de l'écrivain.

Mais la plus grande originalité de l'approche de Lórinzky est la découverte de l'importance de la mythocritique comparée. Elle insiste sur la fortune en France du savant allemand, Friedrich Creuzer. La version française de son ouvrage monumental, l'adaptation non sans contradictions par l'helléniste Joseph-Daniel Guigniaut entre 1825 et 1851 est d'une importance capitale pour la compréhension de l'arrière fond mythologique des auteurs du XIX^e siècle. Un des grands mérites de l'auteur est justement d'avoir mis au clair l'importance de cet ouvrage dans le contexte français et de proposer désormais aux chercheurs d'aujourd'hui d'y revenir, au lieu de se contenter de la lecture des mythocritiques contemporaines, aussi brillants soient-ils.

Le voyage de Flaubert en Orient influence profondément son imagination, la lumière et les couleurs, en un mot les impressions visuelles, qui complètent ainsi ses sources livresques. Le cinquième, sixième et

septième chapitre sont consacrés à cette thématique. L'histoire et mythe, l'histoire et réalisme sont les mots clés du chapitre suivant, toujours en rapport avec les réseaux de significations et d'interprétations. Ces sujets sont toujours abordés honnêtement, avec des références exacts à une multitude de travaux critiques. Les contemporains de Flaubert sont aussi bien évoqués que les dernières interprétations, en passant par toutes les formes possibles des « canons » différents.

Les analyses minutieuses des derniers chapitres révèlent les meilleurs qualités de l'auteur : non seulement une sensibilité hors commun à tout ce qui pourrait être caché dans le texte romanesque, mais aussi une maîtrise extraordinaire des deux langues, le hongrois et le français. Inventions langagières, jeux de mots et doubles sens en témoignent, en proposant ainsi un « surplus » d'interprétation.

Notons en passant que d'après l'analyse de Lórinzky, la structure des lieux, notamment Carthage et ses environs, ne pose pas de problèmes pour Flaubert, en revanche, la structure temporelle du récit suit parfaitement les cycles de l'éternel retour — même après les remaniements textuels opérés par l'écrivain. Les personnages principaux du roman portent une signification mythologique extrêmement complexe. Matho est rapproché non seulement du Soleil, mais aussi du lion et du taureau, le symbolisme très compliqué crée des liens avec des éléments orientaux, tandis que Salammbô est rapprochée de la Lune et son histoire d'amour tragique se nourrit de nombreux récits mythologiques de l'antiquité grecque.

Dans les derniers chapitres de

son livre, l'auteur propose des analyses thématiques et mythocritiques dont il est difficile d'énumérer tous les éléments. A titre d'illustration en voici quelques-uns : le symbolisme des jardins d'Hamilcar, des vêtements de Salammbô, l'interchangeabilité des sexes, etc. Or, c'est également dans les derniers chapitres que l'auteur donne de nombreuses citations du roman. Ainsi, le texte du roman devient non seulement plus transparent, mais il procure aussi du plaisir, «le plaisir de la lecture», ce qui est un résultat non négligeable dans le cas d'un roman réputé «d'accès difficile», non seulement pour les lecteurs moyens, mais aussi pour les critiques.

Enfin, et en guise de conclusion, nous pouvons dire que le travail de Lőrinszky cherche la réponse à la question générale et fondamentale de toute analyse littéraire : comment, de quelle manière toute œuvre littéraire est le résultat d'une filiation longue et compliquée et comment, dans le cas de Flaubert, les questions des religions et des mythologies (domaines dont il s'occupe sérieusement) feront partie du roman. N'oublions pas ce qu'il écrit à Louise Colet : «Sans l'amour de la forme, j'eusse été peut-être un grand mystique». Et c'est certainement le plus grand défi de toute analyse, découvrir les modalités de la mise en forme, des rapports de la vie et du roman, de la genèse, c'est-à-dire de la longue gestation et du travail douloureux de la mise en forme. La véritable «invention du roman» d'après Flaubert est de démontrer comment l'imaginaire se trouve justifié et/ou enrichi par l'apport érudit. Le romancier invente de nouvelles règles, parfois déconcertantes, mais sans doute modernes. Un des signes de la mo-

dernité de Flaubert est l'absence de la morale. Qui a raison dans ce conflit ? Quelle leçon tirer de l'épisode historique raconté ? Pourquoi les atrocités, les morts, les souffrances de cette guerre, de ce conflit des mercenaires et des Carthaginois ? Il n'y a pas de réponse à ces questions. Flaubert dévoile et voile en même temps, comme le fait le zäimph, l'objet fatal, produit de son imagination. Et c'est justement cette dimension symbolique et mythique de l'œuvre que Lőrinszky juge curieusement passé sous silence dans la réception critique du roman et c'est dans ce contexte qu'elle nous fournit toute une série de clés d'interprétation.

Complété d'une bibliographie considérable, en plusieurs langues, l'utilité de l'ouvrage est incontestable, mais on se demande si quelques outils supplémentaires, par exemple un index des personnages du roman, un rappel des dates, etc. n'auraient pu faciliter la réception de ce livre savant et passionnant à la fois.

Éva Martonyi

Maria Teresa Angelini – Fábíán Zsuzsanna: Olasz–magyar főnévi valenciászótár [Dizionario italiano–ungherese della valenza dei nomi]. Szeged, Grimm, 2005, 352 pp.

Il volume si inserisce nella ormai pluridecennale linea di ricerca lessicologica delle autrici, le quali avevano esordito nel 1981 con un opuscolo dedicato alle valenze verbali italiane (*Olasz igei vonzatok*). Nel 1996 apparve anche il volume dedicato alle valenze degli aggettivi italiani (Affranio – Fábíán: *Magyar–olasz melléknévi*

vonzatárszótár), e poco dopo, sempre nel 1996, fu pubblicato da Zsuzsanna Fábrián anche come *Olasz melléknévi vonzatok*. L'introduzione del volume fa riferimento anche al fatto che le schede e la bibliografia sulla materia erano in fase di preparazione già da più di dieci anni.

La scelta dei lemmi si basa sul criterio della frequenza; molte schede sono state scartate per motivi di spazio e proprio sulla base di questo criterio. Una cura particolare è stata dedicata all'aspetto contrastivo italo-ungherese. Sono stati inseriti anche sintagmi nominali dove il nome stesso non ha una valenza in sé, bensì solamente nel sintagma in questione.

Per ciascun lemma viene fornita anche una serie di espressioni legate al nome, con speciale riguardo ai verbi supporto più frequenti. Naturalmente la soluzione delle espressioni in molti casi non è compositiva, quindi troviamo una spiegazione per ciascuna locuzione citata.

Leggiamo dapprima (tra parentesi) la brevissima traduzione in ungherese, e per ciascuna preposizione troviamo utilissimi esempi in italiano (frutto, appunto, sicuramente, della prolungata ricerca nel campo precedentemente menzionata). Il chiarissimo sistema che rende conto delle omonimie, polisemie, delle funzioni sintattiche ecc., rende trasparente (dopo aver studiato bene le abbreviazioni) la struttura del lemma, e fornisce così un utilissimo strumento sia all'utilizzatore cosciente della lingua italiana, sia allo studioso che prendendo spunto dai dati contenuti nel presente vocabolario, vuol spiccare il volo per cercare di descrivere gli aspetti ancora non esplorati del sintagma nominale dell'italiano. Siamo sicuri che

il presente volume farà epoca negli annali della lessicologia italiana nonostante la lingua ungherese che funge da supporto.

György Domokos

Giancarlo Petrella: L'officina del geografo. La "Descrizione di tutta Italia" di Leandro Alberti e gli studi geografico-antiquari tra Quattro e Cinquecento. Milano, Vita e Pensiero, 2004, 636 pp.

Il volume di Giancarlo Petrella è stato pubblicato nel 2004. È articolato in tre capitoli principali e un saggio di edizione della "Descrizione di tutta Italia" di Leandro Alberti. I capitoli sono precedute da una premessa e la tavola delle abbreviazioni. Quest'ultima serve anche da un'ampia bibliografia distesa in senso alfabetico. Sulle ultime pagine si trova l'indice dei nomi scritta con grande precisità.

La prima parte del libro è dedicata alla genesi e modelli della "Description", la seconda invece tratta il rapporto tra Leandro Alberti e le falsificazioni di Annio da Viterbo. La terza parte da una revisione completa sulle fonti dell'opera Albertiana. Segue poi l'edizione critica della "Descrizione di tutta Italia (Lombardia-Toscana)".

Il testo del volume risulta una lettura più che piacevole: con un italiano chiarissimo Petrella conduce il suo lettore nell'officina di uno studioso pieno di curiosità, voglia e capacità di conoscere e di descrivere l'Italia, anche se con metodi spesso troppo eruditi, troppo meticolosi. Leandro Alberti raccoglieva informazioni visitando conventi dell'Ordine dei Predicatori, e questi viaggi, come le diverse fasi della ventennale redazione, sono

riportati da Petrella all'inizio del volume. Nella seconda sottosezione del primo capitolo viene presentata l'Italia illustrata di Biondo Flavio come "modello indiscusso per gli studi corografici fra Quattro e Cinquecento", e come "imprescindibile guida" per lo stesso Alberti. Dopo questo passo, l'operosità di Alberti è inquadrata nella tradizione della 'filologia geografica' coltivata dagli umanisti, e anche dai domenicani. Tradizione, quest'ultima che a fra Leandro era certamente familiare.

Nel secondo capitolo l'Autore illumina la connessione assai problematica della *Descrittione* con le *Antiquitates* del confratello Annio Viterbo: infatti le idee anniane, considerate oggi eccessi e falsificazioni, all'epoca erano viste, tra l'altro anche da Erasmo, come fonti utili per l'indagine delle antichità. Il capitolo racconta un interessante dibattito filologico, in cui entravano in scena autorità come Raffaele Maffei da Volterra e Marcantonio Sabellico.

Con il terzo capitolo, il più ampio dei tre, Petrella raccoglie tutte le fonti della "Descrittione", e in questo panorama colloca autori antichi, medievali e umanisti, per giungere poi alle fonti cartografiche, agli antiquari e 'informati' di Alberti. Non mancano neanche le fonti usate per la trattazione dell'Italia meridionale o gli appunti di viaggio e le lettere erudite.

Conoscendo poi alcuni criteri della trascrizione, il lettore arriva alla "Descrittione" (Lombardia e Toscana). I molteplici e accuratissimi riferimenti bibliografici lo aiutano ad avere un quadro completo sul testo e lo persuadono, senza alcun dubbio, di avere fra le mani un volume di massimo pregio.

Réka Bartoss